

- Angéla !
- Angéla !
- Ho ! Angéla vite !
- Wouaiéé... hé bé, qu'est-ce qu'il y a ?

Angéla venait de pousser les persiennes de sa chambre au premier étage, et le soleil, de ce début d'après-midi, lui brûla le visage.

– Ho Marinette, ça ne va pas de crier comme ça ! T'as vu l'heure ! Je suis en pleine sieste, il fait un cagnard pas possible, et toi tu es là, que tu cries dans la rue !

Non, mais tu n'es pas bien des fois ! Et qu'est-ce qu'il y a ?

Y a le feu à la colline ou quoi !

– Oh Angéla tais-toi un peu, et descends vite !

C'est pour Mireille et Manon, vite !

– Oh Bonne Mère ne me dis pas que...

– Si justement, je te le dis ! Alors bouge-toi, et ne perds pas de temps !

Angéla descendit l'escalier en quatrième vitesse.

Pas le temps de se recoiffer, les cheveux tout ébouriffés, elle était sortie dans la rue, sans se préoccuper de remettre sa tenue en ordre.

– Vé ! Dis-moi que tu n'étais pas toute seule à faire la sieste ! Je ne te trouve pas très reposée. T'as les traits tirés, tu commençais ou t'avais fini ?

– Tais-toi scélérate ! Tu vas me le payer, si tu m’as fait descendre pour rien.

– Pour rien ! Tu rigoles ou quoi ! Je suis montée en courant toute la rue, car les deux, en bas, elles ont décidé d’avoir les contractions en même temps.

– Tu es sûre, elles ont les contractions ?

– Bon, Angéla, je ne suis pas sage-femme comme toi, mais depuis le temps, je commence à reconnaître les vraies contractions des fausses.

Et là, c’est bien parti. Elles se tordent comme des vers, et ont percé la poche des eaux.

– Toutes les deux !

– Ben ma foi, oui ! Toutes les deux !

Tout en parlant, Marinette et Angéla descendaient la rue principale du hameau des Maisons Neuves.

Niché aux creux des Maures, sur les premiers contreforts de Notre-Dame des Anges, le bourg abritait une cinquantaine de familles. Il y avait « Les Maisons Hautes », et « Les Maisons du Bas ». Reliées par la rue de la République, elles s’étiraient sur tout son long, de part et d’autre.

Le dénivelé de la route, d’une quarantaine de mètres, faisait dire aux habitants « *je suis du haut, ou, je suis du bas* ».

C’était bien la seule particularité de ce groupe de maisons, qui n’avaient de « neuves », plus que le nom.

Ce 14 juillet 1900, le soleil est au zénith, et les platanes, qui bordent les trottoirs, ont peine à donner un semblant de fraîcheur.

Angéla et Marinette, tout à leur conversation, se pressent pour arriver, chez Mireille et Manon, que l’on entend crier de la rue.

– Mais Sainte Mère, qu'est-ce que je vous ai fait pour mériter cela, et en plus, aujourd'hui ? Bon Marinette, qui est la plus pressée des deux ?

– Ben !!! Peut-être Mireille !

– Peut-être ou sûr ?

– Hé qu'est-ce que j'en sais moi ! Quand je les ai laissées, elles avaient l'air d'en être au même point ! Mais il me semble que Mireille...

– Bon j'ai compris, je vais chez Mireille, et toi tu vas chez Manon. Et pas de panique hein !

– Non, t'inquiète, je connais la musique !

Et la partition est déjà toute faite.

Mireille et Manon avaient la singularité d'habiter face à face. Par les fenêtres ouvertes, et contrairement à leurs habitudes de se parler du balcon, elles s'entendaient mutuellement se plaindre et souffrir mille maux pour enfanter. C'était pour toutes les deux, leur premier enfant, et, à les en croire le crier... le dernier !

Angéla entra chez Mireille, et tout de suite, prit la direction des opérations.

Les femmes, déjà présentes, avaient préparé l'eau chaude et les linges nécessaires. Elles avaient installé du mieux possible la patiente, et furent soulagées de voir arriver la sage-femme.

– Bon et alors Mireille... C'est aujourd'hui que tu nous le fais ce petit Patriote ?

– Oh Angéla, dépêche-toi, fais-le sortir de là !

– Eh ma toute belle... Tu crois que c'est un lapin de garenne qui est là-dedans ? Et qu'il suffit de lâcher le furet pour qu'il sorte !

Non, même si je l'appelle petit, petit, petit, petit, ce n'est pas un poulet hein... Il ne va pas venir !

Allez, détends-toi que je voie où on en est.

– Ben ce n'est pas pour tout de suite, j'ai le temps d'aller voir Manon !

– Non, ne me laisse pas, il va sortir !

– Oui Oui, quand il le voudra !

– Angéla vite !!! Je crois qu'il sort la tête !

Marinette venait de crier par la fenêtre d'en face.

– Tu vois ! Celui de Manon semble être plus pressé que le tien ! Allez, je reviens, reste tranquille et ça va bien se passer.

Angéla redescend aussi vite que sa forte corpulence le lui permet, et traverse la rue pour s'engouffrer chez Manon.

Sitôt dans la chambre, elle rassure Manon, qui l'implore du regard, pour qu'elle abrège ses souffrances.

– Ah ma fille celui-là, il n'est pas loin !

Mais dis-moi, ça ne pouvait pas attendre demain ! Vous vous êtes donné le mot avec Mireille... Vous l'avez fait exprès ? Vous voulez ma mort ou quoi ? Tiens, écoute ta voisine qui m'appelle.

– Marinette, va voir où elle en est, car moi à ce rythme-là, je ne vais pas tenir le coup, et je vais nous faire une syncope !

Mais qu'est-ce qu'ils ont eu dans la tête ces maçons de nous construire les chambres au premier étage ? Ils y ont pensé à moi qui suis obligée de passer d'une maison à l'autre, de monter, de descendre, de courir ?

Bon et alors, ça vient ? Ne me dis pas, que parce que je suis là, tu ne veux plus pousser hein !

– Si... mais je ne sens plus rien !

– Bon, ce n'est pas grave, repose-toi, reprends ton souffle, et il va bien se décider à venir.

Je vais en faire autant, car là, vous commencez à m'épuiser.

Pas le temps de souffler, que Marinette de l'autre côté l'appelle de nouveau, car cette fois, le bébé avait vraiment l'air de vouloir prendre la clé des champs.

Mireille avait poussé un grand coup, et le petit corps d'un garçon était apparu.

À peine le temps de lui couper le cordon, et de l'entendre pousser son premier cri, que Manon de l'autre côté hurlait que le sien sortait également.

Angéla dévala l'escalier, sans presque toucher une marche, et se précipita pour recueillir de justesse le second garçon de l'après-midi.

À trois minutes d'intervalle, les jumeaux, par mères opposées, étaient nés.

Angéla, exténuée, s'était affalée sur une chaise, pendant que Marinette aidait à la fin de la libération des deux jeunes femmes, et à leur toilette.

Assise dans la cuisine, Angéla s'était fait servir un bon café bien chaud, et se remettait petit à petit des efforts qu'elle venait de consentir.

Les autres femmes s'inquiétaient en la voyant toute pâle, peiner pour retrouver sa respiration.

– Non, ne vous inquiétez pas, ce ne sont pas ces deux-là qui auront raison de moi !

Par contre, ils ont bien dû réussir à me faire perdre dix kilos !

Tout à leur joie, les heureux papas avaient sorti du placard, le pastis, les verres, et allumaient leur feu d'artifice.

Les flonflons de la fête qui se préparait pour le soir, sur la place du village, s'étaient interrompus, et tout naturellement l'orchestre dévalait la rue en musique.

Le ton était donné, et une heure durant, les musiciens jouèrent l'aubade sous les fenêtres des nouveau-nés.

Il était seize heures, et Angéla s'était remise de son coup de surmenage :

– Bon les hommes, ce n'est pas tout de boire et de reboire, et comment on les appelle ces deux petiots ? Parce que moi, il faut que je les enregistre sur mon cahier des naissances !

Claudio, le mari de Mireille, qui en était déjà à son quatrième *pastaga*¹, hésita un petit moment puis répondit :

– Mon garçon, il s'appelle Antonin ! Et si ça avait été une fille...

– On ne te demande pas si c'était une fille, puisqu'on sait déjà que c'est un garçon ! Cette manie chez vous les hommes de répondre toujours à côté de ce qu'on vous demande.

– Et toi Joseph, comment tu l'appelles ton héritier ? Je te précise au cas où tu n'aurais pas compris, et je confirme ! C'est aussi un garçon !

– Oh, Angéla, tu n'es pas obligée de m'engueuler pour me dire ça, j'ai bien entendu, mais faut que j'aïlle voir Mannon, car je ne me souviens plus bien. Attends, je monte et je te dis !

– Ouais, et ne t'endors pas en route hein, car je ne vais pas passer la nuit ici !

– Oh Angéla, sois pas désagréable, t'as une mouche qui t'a piquée ou quoi ?

1. Pastis

– Non Joseph, laisse tomber ! Répond Marinette qui venait de refaire une apparition.

– Elle s’est levée du pied gauche, alors qu’elle faisait la sieste...

– Aaaaah, tiens pardi ! Je comprends mieux maintenant !

– Bon, tu vas me le chercher ce prénom ou bien je monte moi-même ?

Angéla commençait à fulminer, lorsque Joseph revint triomphal en annonçant :

– Il s’appelle Firmin !

– À la bonne heure ! Voilà, maintenant, et pendant qu’il en reste un peu dans la bouteille, j’en boirais bien un petit, moi aussi !

– Té vé, Angéla, ça me fait bien plaisir que tu trinques avec nous. Allez, à nos femmes, et à nos garçons, tchin et à la bonne nôtre aussi.

Voilà comment en cette belle après-midi du 14 juillet 1900, les deux premiers faux jumeaux des Maisons Neuves étaient venus au monde.

Les cigales faisaient un raffut du diable ; collées sur l’écorce des pins, le dos au soleil, elles apportaient leur touche musicale, qui accompagnerait durant toute leur vie, Antonin et Firmin.

*

* * *

Aux Maisons Neuves la vie avait repris son cours normal, et chacun s’affairait à ses tâches quotidiennes ; l’été tirait à sa fin, et les jumeaux profitaient de la vie, et du lait de leur mère.

Dans la campagne alentour, les vendanges battaient leur plein, et l’on entendait les chants des coupeurs. Il suffisait

que le premier se mette à chanter, pour que les autres lui donnent la réplique. C'était ainsi tout au long de la journée, rires et chansons se succédaient sans temps mort.

À chaque fin de rangée, une petite halte était autorisée, mais bien peu en profitait. À midi, à l'ombre des figuiers, la pause casse-croûte, d'une heure, laissait le temps de se reposer un instant.

Puis, chevaux et charrettes prenaient une rangée, et tout le monde repartait jusqu'au soir dix-huit heures. Les reins endoloris pour les coupeurs, les bras et les épaules pour les porteurs, dès la nuit tombée, il ne restait plus âme qui vive dans la rue.

Tels des poules, tous se couchaient de bonne heure, pour se relever aux aurores, et recommencer une dure journée de labeur.

Seuls les jumeaux donnaient encore de la voix, lorsqu'ils avaient faim ; leurs cris résonnaient dans la nuit, et beaucoup souhaitaient qu'ils grandissent vite pour ne plus les entendre.

Cinq heures du matin, alors que le boulanger enfournait encore à son fournil, les premiers pains étaient vendus chauds.

Claudio et Joseph, tous deux bûcherons charbonniers, parmi les premiers clients, montaient tranquillement dans les châtaigneraies qui occupaient la presque totalité du massif forestier, dominant le hameau.

Toute la chaîne des Maures, à cette époque, était essentiellement boisée par les châtaigniers, mais aussi les chênes-lièges, une des principales activités *des bouscatiers*².

2. Bûcherons

Le liège était découpé soigneusement des troncs, jusqu'à une certaine hauteur. Il ne fallait ni trop en enlever, ni trop en laisser.

Les plaques de liège étaient ensuite stockées, pour le séchage, puis dirigées vers les bouchonneries qui faisaient vivre une grande partie de la population des villages alentours, Gonfaron, Pignans et Collobrières.

Ils rejoignaient ainsi les autres travailleurs des bois, qui venaient des communes limitrophes, et tout ce petit monde s'activait.

Joseph et Claudio étaient plus particulièrement affectés à la coupe des arbres. Leur contremaître marquait les troncs à couper, et ils abattaient. Munis d'une *loube*³, ils sciaient les plus grosses pièces, qu'ils recoupaient à la demande, parfois en long.

Pins d'Alep, arbousiers, genévriers, chênes blancs servaient au chauffage des habitations, et alimentaient également les boulangeries pour leurs fours à bois.

Une grande partie de l'activité économique de la région se trouvait dans ce massif des Maures, où il faisait bon vivre.

Aux Maisons Neuves, les Jumeaux grandissaient et s'épanouissaient dans cette harmonie, de chasse, de pêche en rivière, truites et écrevisses, cueillette des champignons, récolte des châtaignes, vendanges, moissons des blés, maïs, seigle, et petit élevage.

Les troupeaux, majoritairement des chèvres, parcouraient le sous-bois, entretenant naturellement les parcelles non encore exploitées. Le débroussaillage se réalisait journalièrement et limitait considérablement les incendies.

3. Scie à deux manches

Mireille et Manon possédaient à toutes deux, une centaine de moutons et chèvres qu'elles escortaient, pour éviter que le troupeau ne se disperse, ou n'aille brouter ce qu'il ne fallait pas.

Alors, le plus souvent accompagnées des jumeaux, elles divaguaient au gré de leur cheptel, dans tous les secteurs environnants des Maisons Neuves.

Caddy et Cadichon, les ânes, portaient sur leurs flancs deux grands paniers en osier : ces paniers avaient servi de berceaux pour les garçons, dans leur plus tendre enfance, mais depuis, avaient retrouvé leur vocation première de garde-manger.

Mireille et Manon, à la saison des châtaignes, en septembre octobre, remplissaient les couffins de ces fruits succulents promis à la vente des confiseurs.

Ainsi, les ânes partaient toujours à vide, ou presque, le matin, mais revenaient le soir systématiquement chargés comme des mules.

Antonin et Firmin, quand ils n'étaient pas à l'école, suivaient leur mère de partout, et s'imprégnaient de la vie des forêts.

À chaque fin des récoltes, une grande fête se déroulait sur la place du village, où toujours convivialité et tradition se renforçaient.

Les châtaignes, reines de ces réjouissances, ponctuaient le temps des récoltes ; aujourd'hui encore se perpétue ce rituel, le vin coule à flots, et chauds les marrons chauds !